

Des films

Nicolas Bauche

12 mars 2006

Truman Capote (Bennett Miller)

Une ferme isolée dans les plaines à blé du Middle West. Ouaté d'une grisaille douloureuse, le bâtiment trône au milieu du silence. Une silhouette fragile se découpe dans la lumière hivernale, frappant délicatement à la porte pour s'annoncer. La jeune fille passe le seuil, gravit à tâtons l'escalier jusqu'à la chambre de sa camarade de classe. Son corps tordu y empourpre le mur. *Truman Capote* commence sur le lieu d'un crime -la découverte du meurtre d'une famille sert d'incipit-, et ne quittera l'Amérique rurale des années 60 que pour une New York entre chien et loup. Dès les premières minutes, le film porte le deuil, d'aurores mordant timidement sur la nuit aux éclats enténébrés de la " ville qui ne dort jamais ".

Connu pour son exubérance piquante, ses saillies assassines, Truman Capote (Philipp Seymour Hoffmann) abandonne sa vie nocturne et part enquêter sur cet homicide pour le magazine *New Yorker*. C'est, pour l'homme de lettres américain, un prétexte à une recherche littéraire ambitieuse, à se replonger dans les paysages ruraux de son enfance. Le fils de l'Amérique moyenne revient d'où il vient, happé par son destin. Avec l'aide de son ami Nelle Harper Lee (Catherine Keener), ils sillonnent l'ennuyeuse Holcomb, ville tombeau pour un homosexuel maniéré et sophistiqué, gagnent la confiance des habitants et glanent les détails les plus infimes. " Que se passe-t-il ? " s'enquiert le rédacteur en chef du célèbre périodique, désireux de publier les pages de Capote au plus vite. " Pour l'instant, rien mais je présente quelque chose ", répond, attentiste, le journaliste. Pas de scoop mais la rencontre à venir avec l'un des deux meurtriers, Perry Smith (Clifton Collins Jr.), un métis indien hagard.

Capote multiplie les subterfuges pour l'approcher. L'empathie de l'écrivain au travail se mue, au fil d'entretiens et d'une correspondance, en un étrange mimétisme. Une enfance malheureuse, bringuebalée aux quatre coins des Etats-Unis par une mère alcoolique, cimente leur relation. De double tragique de l'écrivain, Smith passe au statut de matière littéraire. Capote découpe le réel de sa mémoire fabuleuse, retenant 94% des entretiens qu'il mène, et rédige *De sang froid* à même la chair de Smith. Le dénouement ne peut être rédigé qu'une fois les criminels exécutés, six ans après les faits. Une attente insoutenable pour Capote, suspendant son écriture à la mise à mort des deux compères, une écriture putride nourrie à l'échafaud.

A l'opposé du " trial movie ", genre cinématographique fructueux (*Douze hommes en colère, Le procès de Nuremberg...*), *Truman Capote* élude les minutes du procès en ne retenant que les détails qui font saillie pour l'écrivain. C'est ce repérage précis, à la limite de la neutralité que s'ingénie à rendre la mise en scène de Bennett Miller. Des plans de paysages cadrant trop large la ferme lugubre, les champs balancés au gré du vent qui prennent soudain vie sous sa plume ductile. Froide et mortifère, la caméra fait le vide autour du personnage de Capote, l'exclut des cercles dont ils étaient pourtant le meneur et la coqueluche. En confondant le réel avec la création littéraire, il déploie l'écriture dans la " non-fiction ", le poussant du même

coup vers la dépression. L'omniscience de l'auteur le répand dans la géographie refoulée d'une œuvre plus autobiographique qu'il ne l'aurait souhaitée. L'Amérique rurale de son passé traque ses héros de ses paysages vastes et empesés. La mort ?

Critique : Nicolas Bauche

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net